



**HAL**  
open science

## Les étapes du développement du marché du livre imprimé en France du XVe au début du XVIIe siècle

Malcolm Walsby

► **To cite this version:**

Malcolm Walsby. Les étapes du développement du marché du livre imprimé en France du XVe au début du XVIIe siècle. *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine*, 2020, 67 (3), pp.5-29. hal-02960105

**HAL Id: hal-02960105**

**<https://hal.science/hal-02960105v1>**

Submitted on 8 Jan 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# Les étapes du développement du marché du livre imprimé en France du XV<sup>e</sup> au début du XVII<sup>e</sup> siècle

Malcolm Walsby

DANS **REVUE D'HISTOIRE MODERNE & CONTEMPORAINE** 2020/3 (N° 67-3), PAGES 5 À 29  
ÉDITIONS **BELIN**

ISSN 0048-8003

ISBN 9782410017281

DOI 10.3917/rhmc.673.0007

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://www.cairn.info/revue-d-histoire-moderne-et-contemporaine-2020-3-page-5.htm>



**CAIRN.INFO**  
MATIÈRES À RÉFLEXION

Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...

Flashez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



**Distribution électronique Cairn.info pour Belin.**

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

# Les étapes du développement du marché du livre imprimé en France du XV<sup>e</sup> au début du XVII<sup>e</sup> siècle

Malcolm WALSBY

L'histoire du développement du livre après l'apparition de l'imprimerie a souvent été présentée comme une longue progression linéaire. Après l'arrivée de la nouvelle technologie dans le royaume, on aurait vu une diffusion progressive à travers les provinces. Ainsi, les livres issus du premier atelier parisien en 1470 furent suivis d'autres imprimés à Lyon trois ans plus tard, puis dans d'autres villes. L'énumération des premiers imprimés dans chaque lieu est devenue un passage obligé dans bien des livres et articles qui traitent du développement de l'imprimerie en France. Elle serait le témoin de la réussite du livre imprimé : « des ateliers fonctionnent sans cesse dans de nouvelles villes »<sup>1</sup>. Pour étayer ce propos, on y adjoint souvent des remarques sur le volume d'impressions croissant entre cette première apparition des presses et la fin du XVI<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup>.

Or cette linéarité est trompeuse. Elle est issue d'une simplification hâtive qui cherche, en général, à mettre en exergue l'impact de textes dont la diffusion croissante de l'imprimerie souligne l'importance. Surtout, elle masque une progression plus complexe au cours de laquelle l'économie de l'imprimé connut de multiples étapes qui soulignent les enjeux véritables pour l'industrie et l'accès au livre – une progression qui se plie à la règle braudelienne de l'absence de linéarité simple dans le développement des marchés<sup>3</sup>. Produire et vendre des livres étaient des processus complexes parsemés d'embûches<sup>4</sup>. Pour mieux le comprendre, il était nécessaire d'approfondir l'étude du livre en tant qu'objet commercial. « Le livre, cette marchandise » écrivaient déjà Lucien Febvre et

1. Lucien FEBVRE, Henri-Jean MARTIN, *L'Apparition du livre*, Paris, Albin Michel, 1999 [1958], p. 265.

2. Voir, par exemple, Frédéric BARBIER, *L'Europe de Gutenberg. Le livre et l'invention de la modernité occidentale*, Paris, Belin, 2006, p. 274.

3. Voir l'analyse de Fernand BRAUDEL, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, Paris, Armand Colin, 1966, vol. 1, p. 253-298.

4. Voir les remarques d'Andrew PETTEGREE, Shanti GRAHELI, « How to Lose Money in the Business of Books: Commercial Strategies in the First Age of Print », in S. GRAHELI (éd.), *Buying and Selling. The Business of Books in Early Modern Europe*, Leyde, Brill, 2019, p. 1-20.

Henri-Jean Martin dans leur ouvrage fondamental sur le livre imprimé paru en 1958<sup>5</sup>. Cette formule, pourtant maintes fois reprise, n'a pas suscité chez les historiens du livre français de la Renaissance une réflexion suffisamment poussée sur les questions économiques ou commerciales qui en découlent.

À la place, dès les années 1970, les chercheurs se tournèrent en priorité vers l'histoire des idées, de la mise en page, et de la lecture<sup>6</sup>. Même au niveau international, les débats principaux furent suscités par les travaux d'Elizabeth Eisenstein dont le contenu et les réponses de chercheurs comme Adrian Johns ont mis le texte et la diffusion du savoir au cœur de la réflexion autour du livre imprimé<sup>7</sup>. Tout au plus, les travaux les plus pertinents en France se concentrent-ils sur la production d'éditions et la besogne des imprimeurs plutôt que de creuser la question commerciale, la réalité de la diffusion des exemplaires, les fluctuations du marché ou les pratiques de vente<sup>8</sup>. C'est-à-dire que l'on a mis de côté son rôle, précisément, de marchandise<sup>9</sup>.

J'ai désormais consacré une étude à cet aspect du livre, analysant ce qu'il se passait entre le moment où les feuilles séchaient dans l'atelier de l'imprimeur à celui où le lecteur en dévorait avidement les premiers mots<sup>10</sup>. Au cours de ce travail, il m'est apparu que le dogme de l'évolution continue de l'imprimé, du livre conquérant, masquait des phénomènes cruciaux pour comprendre le contexte dans lequel un texte paraissait. En combinant l'analyse de la mécanique économique et commerciale à d'autres facteurs qui, pris ensemble, régulaient le marché, il est possible de mieux comprendre comment le livre est passé du statut d'un nouvel objet lancé sans structures commerciales établies à celui d'une commodité régulée et intégrée dans un fonctionnement plus large de l'économie et de l'État.

L'analyse de thèmes récurrents et d'évolutions dans le nombre et dans la nature des impressions, ainsi que l'étude des acteurs du monde du livre, nous permettent de dégager sept phases distinctes dans l'économie de l'imprimé entre 1470 et le début du XVII<sup>e</sup> siècle. Leur identification est fondamentale

5. L. FEBVRE, H.-J. MARTIN, *L'Apparition...*, op. cit., p. 165.

6. Le titre de l'épilogue que Roger CHARTIER a donné à Dominique VARRY (éd.), *50 ans d'histoire du livre : 1958-2008*, Lyon, Presses de l'ENSSIB, 2014 est en cela révélateur : « De l'histoire du livre à l'histoire de la culture écrite ». L'histoire économique ou commerciale du livre en est du tout absente.

7. Elizabeth L. EISENSTEIN, *The Printing Press as an Agent of Change. Communications and Cultural Transformations in Early-Modern Europe*, Cambridge, Cambridge University Press, 1979. Pour le débat autour de ses idées, voir en particulier l'échange dans *The American Historical Review* en 2002 entre Anthony GRAFTON (« How Revolutionary Was the Print Revolution? », p. 84-86), Adrian JOHNS (« How to Acknowledge a Revolution », p. 106-125) et E. EISENSTEIN (« An Unacknowledged Revolution Revisited », p. 87-105).

8. C'est le cas notamment pour la vaste majorité des analyses dans R. CHARTIER, H.-J. MARTIN (éd.), *Histoire de l'édition française*, vol. 1 : *Le livre conquérant. Du Moyen Âge au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Fayard, 1989.

9. F. BARBIER, *L'Europe de Gutenberg...*, op. cit. et Annie CHARON, *Les Métiers du livre à Paris au XVI<sup>e</sup> siècle (1535-1560)*, Paris, Droz, 1974, sont les exceptions principales.

10. Malcolm WALSBY, *Entre l'atelier et le lecteur. Le commerce du livre imprimé dans la France de la Renaissance*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2021.

car elles contextualisent, et parfois même expliquent, la publication des textes qui sont utilisés dans tous les travaux historiques et littéraires. Ces phases correspondent à des périodes ayant une certaine cohérence et durant lesquelles on remarque l'émergence de phénomènes importants qui pèsent sur le développement économique de l'imprimé. Elles permettent de comprendre comment un nouveau produit passe par de nombreuses étapes avant de trouver un contexte relativement stable. Elles soulignent aussi la manière dont un produit spécialisé s'adapte à des circonstances économiques changeantes et évolue face à une concurrence locale, nationale et internationale.

L'impact des phénomènes analysés varie considérablement et les facteurs ne sont pas tous d'importance égale. Dans certains cas, les changements sont profonds et façonnent durablement l'économie du livre, dans d'autres, ils reflètent un état transitoire qui nous permet de mieux comprendre l'évolution sans la définir de façon pérenne. La conjoncture ou la situation économique spécifique du marché peuvent également induire des résultats similaires, comme la contraction ou la dispersion géographique de la production, ainsi que la spécialisation. Il convient néanmoins de présenter séparément ces occurrences qui, bien que « transphases », répondent à des pressions différentes et ne s'intègrent pas non plus à un schéma de progression linéaire.

Les dates proposées pour chaque phase sont, bien évidemment, approximatives, et reflètent des tendances générales ; certaines pratiques ont pu perdurer ou apparaître de manière isolée en dehors de ces fourchettes. Elles sont issues du travail effectué dans le cadre de mes recherches sur la circulation du livre mais également, pour la vision quantitative et qualitative de ce qui se passe en province, sur le répertoire des imprimeurs, libraires et relieurs actifs dans le domaine français aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles<sup>11</sup>. Pour les statistiques générales, nous utilisons les données du *Universal Short Title Catalogue* (USTC) et mes recherches supplémentaires<sup>12</sup>. L'USTC est une bibliographie de toutes les éditions imprimées avant 1601 dont la partie traitant du domaine français repose sur les recherches que j'ai menées avec Andrew Pettegree en collaboration avec une équipe de l'Université de Saint-Andrews<sup>13</sup>. Sauf indication contraire, les données sont tirées de ces sources.

11. M. WALSBY, *Booksellers and Printers in Provincial France 1470-1600*, Leyde, Brill, 2021.

12. <http://www.ustc.ac.uk>. Cette base répertorie le nombre d'émissions et non d'éditions. Elle permet néanmoins des analyses comparatives entre années et entre bases de données se servant des mêmes approches, si on tient compte des spécificités de chaque culture de l'imprimé. Comme toute approche de ce type, l'analyse par nombre d'éditions seul est soumise à caution sans le chiffrage des tirages et de toutes les éditions aujourd'hui perdues. Cependant, comme il serait alors impossible pour notre période de faire le moindre calcul statistique, il convient d'utiliser les données que nous avons, d'autant qu'elles sont souvent très parlantes, mais en le faisant avec toutes les précautions nécessaires.

13. Ces recherches, entreprises depuis plus de vingt ans, ont résulté dans la publication d'une série de volumes dont les plus importants pour notre propos sont : A. PETTEGREE, M. WALSBY et Alexander S. WILKINSON, *French Vernacular Books. A Bibliography of Books Published in the French Language Before 1601*, Leyde, Brill, 2007 ; A. PETTEGREE, M. WALSBY, *FB III & IV: Books published in France before 1601 in Latin and languages other than French*, Leyde, Brill, 2011.

L'approche est donc informée d'une analyse de mégadonnées avec un corpus de plus de 90 000 éditions et de près de 5 000 libraires et imprimeurs, mais ne néglige pas l'étude approfondie puisqu'elle repose sur la consultation de plus de 40 000 exemplaires, livres en main, ainsi que de milliers de mini biographies écrites par l'auteur – autant de biographies qui sont le résultat de recherches archivistiques et de l'étude de la bibliographie matérielle des éditions. Cela permet d'effectuer une analyse sérielle réfléchie dont le choix des critères pertinents émane de l'examen minutieux des exemplaires et des indications documentaires recueillies.

Dans le monde très transnational du livre imprimé, s'intéresser au domaine français peut sembler surprenant. Ceci est d'autant plus vrai que, lors de l'analyse des différentes étapes, nous évoquerons de nombreuses fois l'impact de phénomènes extérieurs. Il est évident que les échanges ne se confinaient pas à une entité politique unique. Cependant, le parti pris de regarder de près un niveau de ce que Philippe Minard a décrit comme les « échelles de l'histoire » est édifiant<sup>14</sup>. Il puise sa légitimité dans l'importance que revêt le cadre politique et religieux dans ce domaine par le biais des tentatives effectuées par les pouvoirs pour réglementer et contrôler le marché, des privilèges de production et de commercialisation des livres, mais aussi du poids particulier des guerres de religion. Loin d'occulter les échelles internationales et locales, cette étude s'en informe continuellement pour offrir une lecture circonstanciée et mieux cerner le développement du marché du livre imprimé en France.

### **LA PHASE D'EXPANSION, VERS 1470–VERS 1490**

L'arrivée des presses ne fut pas particulièrement rapide en France. Alors que la technologie nouvelle se développa avec célérité le long du Rhin et que, partant de Mayence, l'on vit s'ouvrir des ateliers dans les villes voisines puis à l'étranger dans la péninsule italienne dès les années 1450, ce n'est qu'en 1470 que Paris produisit ses premiers imprimés. De là, il est vrai, la progression fut géographiquement impressionnante. Après Paris et Lyon, ce fut au tour d'Angers, Chablis, Vienne, Poitiers, Caen, Albi, Chartres, Troyes, Chambéry, Bréhan-Loudéac, et de trente autres centres dans le domaine français avant la fin de 1493. L'enthousiasme pour le livre imprimé se traduit par une expansion presque anarchique. N'obéissant à aucun impératif économique décelable, les presses étaient invitées au cœur des endroits les plus improbables. Nul lieu ne témoigne mieux de cet empressement que le village de Bréhan-Loudéac. Là, au milieu des landes bretonnes, on imprima en 1484 et 1485 une série de titres qui illustre ce vif engouement. Un seigneur d'importance secondaire y fit publier des œuvres divertissantes pour la plupart versifiées, qui servaient

14. Philippe MINARD, « Globale, connectée ou transnationale : les échelles de l'histoire », *Esprit*, 12, 2013, p. 20-32.

plus à amuser et à mettre en valeur ce petit potentat qu'à réellement développer une industrie locale du livre<sup>15</sup>. Des aspirations ponctuelles de ce type virent le jour dans de nombreux lieux, de Cluny à Albi. À chaque fois on découvrait la merveille de l'imprimerie, on faisait paraître quelques titres, on s'accoutait avec la nouvelle forme du livre.

Cette diffusion géographique fit donc découvrir les presses et, surtout, ce qu'elles pouvaient produire. Mais ce fut davantage la vente de plus en plus répandue d'imprimés que leur production dispersée qui révolutionna l'accès au livre. Nous nous heurtons là à une difficulté évidente : il est beaucoup plus ardu d'établir quand l'objet imprimé apparut dans une ville que d'identifier le début de l'activité des premiers ateliers. Notons que les livres imprimés circulaient à Paris des années avant que la première presse ne s'y installât. La France fut consommatrice de livres imprimés avant d'en devenir productrice<sup>16</sup>. La première phase de développement de l'économie du livre est donc également celle de la mise en place d'une distribution de ces marchandises. Dans ce cadre, on voit diverses tentatives des gens du livre pour trouver des modèles qui permettraient d'écouler une production bien plus volumineuse qu'à l'époque des manuscrits. Ce premier temps du livre imprimé est donc un moment d'expérimentation commerciale.

Il n'est pas surprenant de voir les producteurs de livres se fier aux systèmes commerciaux déjà en place<sup>17</sup>. Nicolas Jenson, de son atelier sis à Venise, cherchait à débiter une partie de ses impressions en France en utilisant les grandes foires traditionnelles de Champagne – tout comme la Bible de Gutenberg qui était offerte à la vente aux foires de Francfort<sup>18</sup>. À un niveau plus régional, la distribution pouvait se faire par le biais de marchands ambulants. Ainsi, en 1480, le libraire nantais Guillaume Touzé confiait-il à Guillaume de L'Espine une cargaison de livres pour être vendus dans divers lieux de Basse-Bretagne<sup>19</sup>. D'autres libraires se réfugiaient dans une distribution ciblée en envoyant des facteurs là où ils pensaient pouvoir vendre des volumes.

15. Michel SIMONIN, «Les leçons de Brehan», *Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne*, 62, 1985, p. 99-110; M. WALSBY, *The Printed Book in Brittany, 1484-1600*, Leyde, Brill, 2011, p. 21-25.

16. Voir, par exemple, cette *Somme* de Thomas d'Aquin vendue en 1468 à Paris : Dominique-Claude BOISSERAND DE CHASSEY, «Une quittance de Pierre Schoeffer», *Bibliothèque de l'École des Chartes*, 11, 1849, p. 68-69.

17. Monique HULVEY, «Sellers and Buyers of the Lyon Book Market in the Late Fifteenth Century», in Cristina DONDI (éd.), *Printing Revolution and Society 1450-1500. Fifty Years that Changed Europe*, Venise, Edizioni Ca' Foscari, 2020.

18. Guy BECHTEL, *Gutenberg et l'invention de l'imprimerie. Une enquête*, Paris, Fayard, 1992, p. 363-369.

19. Requête de Guillaume Touzé, 23 décembre 1480, Archives départementales de la Loire-Atlantique, B 9 fo. 180. Le document est partiellement transcrit dans Arthur LE MOYNE DE LA BORDERIE, «Notes sur les livres et les bibliothèques au Moyen Âge en Bretagne», *Bibliothèque de l'École des Chartes*, 3, 1862, p. 39-53, ici p. 49-50 et *in extenso* dans Diane E. BOOTON, «The librarians and libraire as Witnesses to the Evolving Book Trade in Ducal Brittany», *Pecia. Le livre et l'écrit*, 13, 2010, p. 251-263, ici p. 263. L'acte est analysé dans le contexte breton par M. WALSBY, *The Printed Book...*, *op. cit.*, p. 42-43.

Ces systèmes trahissent la simplicité et la modestie de cette première phase du marché du livre, qui donne à voir des approches qui ne sont pas propres à l'objet et ne tiennent pas particulièrement compte de ses spécificités. La production comparativement faible de livres manuscrits avant l'imprimerie n'avait pas nécessité la mise en place de structures de dissémination. La place dévolue à ces livres écrits à la main diminua dès l'arrivée des presses en France et on estime que, vers 1495, l'imprimé dominait «entièrement le terrain de la production marchande»<sup>20</sup>. Le déclin vertigineux des enlumineurs dans des villes comme Toulouse est une preuve supplémentaire du changement radical du médium<sup>21</sup>.

Le livre imprimé était encore en pleine transition. Si la technologie qui permit la mise au point d'un processus imprimé fut établie assez rapidement, ne changeant que bien peu au cours des siècles suivants, la manière d'utiliser cette technologie était loin d'avoir atteint un quelconque consensus<sup>22</sup>. Les imprimés prenaient des formes diverses avec de multiples variations régionales, et la meilleure manière de concilier contenu et configuration imprimée était encore l'objet de nombreuses expérimentations. De plus, la nature même de ce contenu évoluait. Certaines des innovations les plus durables se mirent en place pendant cette première période. L'adoption de l'in-octavo comme format de prédilection des grands centres d'imprimerie français, et particulièrement de Paris, eut un impact considérable sur le marché<sup>23</sup>. L'emploi de ce plus petit format pouvait, en réduisant la quantité de papier utilisée, représenter une économie de plus de 50% du prix d'une édition<sup>24</sup>. Il ouvrait donc le marché à de nombreuses personnes qui n'avaient pas auparavant accès au livre, trop coûteux. L'in-octavo demeura pendant toute notre période le format de prédilection des producteurs de livres en France.

Cette expansion, due à une ouverture financière, fut accompagnée par une seconde, celle de la langue. Le latin, langue traditionnelle de l'érudition et du savoir, dominait la production mais dut, dès les années 1470, faire une

20. Carlo BOZZOLO, Ezio ORNATO, «Les bibliothèques entre le manuscrit et l'imprimé», in André VERNET (éd.), *Histoire des bibliothèques françaises. Les bibliothèques médiévales du VI<sup>e</sup> siècle à 1530*, Paris, Cercle de la librairie, 2008, p. 440-464, ici p. 440-441.

21. Sophie CASSAGNE-BROUQUET évoque une mutation «brutale»: «Les imprimeurs allemands et leur activité toulousaine à la fin du XV<sup>e</sup> siècle», *Atalaya*, 13, 2013 (<http://journals.openedition.org/atalaya/1004>).

22. Des doutes ont cependant été émis quant à l'idée traditionnelle que la technologie était déjà stable au moment de la production de la bible de Gutenberg. Voir les recherches de P. Needham et B. Agüera y Arcas dans Blaise AGÜERA Y ARCAS, «Temporary Matrices and Elemental Punches in Gutenberg's DK Type», in Kristian JENSEN (éd.), *Incunabula and Their Readers. Printing, Selling and Using Books in the Fifteenth Century*, Londres, British Library, 2003, p. 1-12.

23. Sur l'adoption de l'octavo: M. WALSBY, *Entre l'atelier...*, *op. cit.*, chapitre 1.

24. Voir les calculs faits par Harry George FLETCHER, *New Aldine Studies. Documentary Essays on the Life and Work of Aldus Manutius*, San Francisco, Rosenthal, 1988, p. 90. L'adoption du format eut lieu à différents moments selon les pays: elle fut plus tardive, par exemple, aux Pays-Bas: Yves G. VERMEULEN, *Tot profijt en genoegen. Motiveringen voor de produktie van Nederlandstalige gedrukte teksten 1477-1540*, Groningue, Wolters-Noordhoff & Forsten, 1986, p. 165.



place au vernaculaire. D'abord important à Lyon, ce changement prit toute son envergure à Paris à partir des années 1480, connaissant une progression graduelle qui peut nous sembler inexorable, même si la latinité domina la production française pendant encore un siècle. L'apparition d'imprimés en français rendait le livre accessible à des lecteurs qui ne maîtrisaient pas le latin et fut également l'occasion d'offrir à la lecture une grande variété de textes nouvellement composés. Enfin, on notera que cette période est aussi marquée par l'expérimentation dans le domaine de l'illustration avec l'insertion de gravures sur bois, même si leur utilisation et leur apparence restent souvent maladroites<sup>25</sup>. Le livre s'ouvrait ainsi à un lectorat nouveau et lui proposait une grande diversité de titres.

### LA PHASE DE CONTRACTION, VERS 1490–VERS 1505

L'enthousiasme de la première période d'expansion se basait sur un réel intérêt pour l'imprimerie et sur l'existence d'un marché croissant pour les livres. Malgré cela, un certain réalisme économique et commercial était nécessaire pour soutenir l'industrie naissante et lui permettre de fonctionner à long terme. Des expériences comme celle de Bréhan étaient vouées à l'échec. Un mécénat local ne suffisait pas pour la mise en place d'une officine pérenne<sup>26</sup>. Le livre, comme toute marchandise, nécessitait une demande suffisante pour que sa production représentât une activité viable. À défaut d'un marché local dynamique, il fallait pouvoir exporter les objets produits par le biais de réseaux marchands vers les villes avoisinantes et sans doute au-delà. Or, ce type de structure était bien évidemment absent pour un village comme Bréhan. Cette dépendance envers un bassin de population suffisant soulignait l'avantage naturel que possédaient les grandes villes ou celles inscrites dans un réseau urbain dense, auxquelles on peut ajouter les villes situées sur des grands axes de commerce.

La survie d'une presse était donc difficile à garantir. L'apparition continue de nouveaux centres d'imprimerie au cours de la seconde période semble indiquer que l'expansion continua, mais cette interprétation serait fallacieuse. Il s'agit en effet souvent d'un même atelier qui, n'ayant pu s'établir durablement dans un lieu, se retrouvait à adopter une existence itinérante, essaimant au gré de ses vagabondages une production imprimée qui restait sans lendemain dans ces lieux de passage. Cette conclusion a longtemps échappé aux chercheurs parce qu'elle était occultée par des siècles de travaux qui s'enorgueillissaient de l'arrivée des presses dans une ville. On a décrit assidûment les monuments

25. Robert BRUN, *Le Livre français illustré de la Renaissance*, Paris, Picard, 1969, p. 5 et 23.

26. Voir les cartes dressées par Philippe NIETO et ses remarques dans sa « Géographie des impressions européennes du XV<sup>e</sup> siècle », *Revue française d'histoire du livre*, 118-121, 2003, p. 125-174, ici p. 134-135.

typographiques, témoins de l'entrée de la ville dans une nouvelle ère, sans trop se préoccuper de la question économique et de la permanence des structures de production. Déjà les imprimeurs d'Albi, de Bréhan, de Cluny, de Vienne, et de bien d'autres lieux étaient repartis s'installer ailleurs. Des imprimeurs comme Jean du Pré de Lyon et son homonyme parisien firent de la mobilité un atout, allant passagèrement s'installer dans un lieu pour y imprimer une ou deux éditions avant de repartir<sup>27</sup>. L'expansion géographique galopante était en grande partie une illusion et certainement pas un mouvement « irréversible jusqu'à la Fronde »<sup>28</sup>.

La contraction qu'il faut en fait discerner était aussi le résultat d'une production en avance sur la distribution. Les modes de distribution dans la première période restèrent simples et inadéquats pour la diffusion de la quantité croissante de livres imprimés qui inondaient le marché. On cite souvent le cas des chroniques dites de Nuremberg pour montrer comment un grand imprimeur comme Anton Koberger put vendre des livres partout en Europe. Mais ce même Koberger se lamentait du manque d'opportunités : les lecteurs locaux n'avaient plus de moyens et le marché était saturé<sup>29</sup>. La dépendance des producteurs envers des systèmes limités est aussi démontrée par l'impact de la perte des foires sur l'industrie lyonnaise entre 1484 et 1494<sup>30</sup>. La contraction de la production lyonnaise dans cette période est manifeste, le nombre de livres vernaculaires émis entre 1486 et 1495, étant presque divisé par deux. Avant la crise, Lyon produisait, à peu de choses près, le même nombre de titres que Paris ; entre 1491 et 1495, les presses parisiennes en proposaient près de trois fois plus que leurs consœurs.

La contraction du marché de l'imprimé se fit donc en France à l'avantage de Paris et de quelques centres, en dehors de Lyon, qui réussirent à s'établir durablement : Poitiers, Rouen, Toulouse, en particulier. Simultanément, le marché international semble devenir plus important : à l'instar de Koberger, qui vendait en France depuis Nuremberg, les marchands de Bâle écoulaient leur production à Lyon et à Paris<sup>31</sup>. Cette montée de la concurrence à distance, d'un réseau transnational du livre, se fondait sur la publication de grandes éditions chères à produire et qui demandaient des fonds conséquents.

27. Le tableau de l'accroissement du nombre de villes où s'établit l'imprimerie au XV<sup>e</sup> siècle dans Jeanne-Marie DUREAU, « Les premiers ateliers français », in R. CHARTIER, H.-J. MARTIN (éd.), *Histoire de l'édition...*, op. cit., p. 197 a ainsi bien peu de sens.

28. H.-J. MARTIN, J.-M. DUREAU, « Des années de transition 1500-1530 », in R. CHARTIER, H.-J. MARTIN (éd.), *Histoire de l'édition...*, op. cit., p. 256. L'erreur est en grande partie due à une confusion malencontreuse entre les lieux où des imprimeurs avaient des ateliers et là où des éditeurs commandaient des éditions.

29. Falk EISERMANN, « A Golden Age? Monastic Printing Houses in the Fifteenth Century », in Benito RIAL COSTAS (éd.), *Print Culture and Peripheries in Early Modern Europe. A Contribution to the History of Printing and the Book Trade in Small European and Spanish Cities*, Leyde, Brill, 2013, p. 37-67, ici p. 38.

30. Voir M. WALSBY, *Entre l'atelier...*, op. cit., chapitre 1.

31. Peter G. BIETENHOLZ, *Basle and France in the Sixteenth Century. The Basle Humanists and Printers in their Contacts with Francophone Culture*, Genève, Droz, 1971.

Cet aspect de l'économie de la production d'imprimés devint particulièrement marqué dans cette période de réajustement. La montée en puissance des Italiens dans le monde lyonnais de l'imprimerie est la preuve de l'importance accrue de l'investissement. Au cours de la dernière décennie du XV<sup>e</sup> siècle, ils devinrent des figures incontournables : le Vénitien Bonino de Boninis, le Lombard Barthélemy Trot, et les Piémontais Balthazar de Gabiano et Jacques Sacon s'installèrent dans la ville.

Ces face-à-face entre les industries des différentes villes eurent également pour effet, sinon un repli vers, du moins un choix des spécialités de chaque lieu. Cette décision au sujet de ce qui constituait le cœur du métier de chaque ville se voit à Lyon où l'interaction entre capitaux italiens et orientation stratégique résulta en l'adoption du livre juridique comme produit-phare des ateliers – un type de publication qui resta au centre de l'industrie locale pendant le siècle suivant<sup>32</sup>. À Paris, on s'orienta plutôt vers le livre religieux ; pas simplement celui qui profitait de la présence de la faculté de théologie de la Sorbonne et de ses docteurs érudits, mais aussi les livres au service de l'Église – bréviaires, missels et statuts synodaux – et ceux de piété populaire tels que les livres d'heures<sup>33</sup>. Tout comme à Lyon, le succès de cette stratégie de spécialisation fut fulgurant et de long terme. Au-delà de la simple question économique, les choix ainsi effectués eurent un impact profond sur l'objet lui-même.

Les ouvrages juridiques qui sortaient des presses lyonnaises étaient pour la plupart destinés à une utilisation sérieuse au sein des bibliothèques et études des juristes européens<sup>34</sup>. Ils se devaient d'être en latin, comportaient des textes longs, et se présentaient dans de grands formats in-folio ou in-quarto. De tels volumes auraient, en revanche, été incompatibles avec l'usage que l'on souhaitait faire des livres religieux qui émanaient des ateliers parisiens. Un livre d'heures devait être transportable, suivre son possesseur dans chacun de ses déplacements, et requérait un format maniable de type in-octavo. La production en grande quantité de livres d'un type spécifique mena à un degré de spécialisation de certaines presses dont la stratégie économique dépendait du succès d'un seul genre d'ouvrage.

Ce processus eut un impact sur la manière dont on fabriquait les imprimés. Le nombre de volumes identiques ou similaires qui sortaient du même atelier encourageait un investissement important dans le matériel utilisé.

32. Sur le rôle de l'axe Lyon-Italie dans ce commerce : Angela Maria NUOVO, «Produzione e circolazione di libri giuridici tra Italia e Francia (sec. XVI): la via commerciale Lione-Trino-Venezia», in Gian Paolo BRIZI, Maria Gioia TAVONI (éd.), *Dalla pecia all'e-book: libri per l'Università: Stampa, editoria, circolazione e lettura*, Bologne, CLUEB, 2009, p. 341-349 ; A. M. NUOVO, «Da Trino a Venezia a Lione. Le imprese librerie dei mercanti trinesi», in Magda BALBONI (éd.), *Trino e l'arte tipografica del XVI secolo. Dal Marchesato del Monferrato all'Europa al mondo. Atti del convegno di Trino e Vercelli, 13-14 aprile 2013*, Novare, Interlinea, 2014, p. 137-146.

33. Voir le chapitre sur les livres religieux dans Sophie MULLINS, «Latin Books Published in Paris, 1501-1540», thèse, Saint Andrews, 2014.

34. Jamie CUMBY, «A Publishing Monopoly in Learned Europe: The *Compagnie des libraires* of Lyon, 1509-1562», thèse, Saint Andrews, 2018, chapitre 2.

La production en grande quantité permettait de le rentabiliser mais aussi de donner un avantage compétitif sur les concurrents en offrant des objets qui se démarquaient par leur qualité sans augmenter exponentiellement les prix. L'exemple le plus parlant de ce phénomène est l'introduction des gravures sur métal. Bien qu'elles fussent plus chères à produire que les gravures sur bois qui agrémentaient les imprimés jusqu'alors, leur résistance et leur qualité attiraient les producteurs parisiens qui s'en servaient dans leurs ouvrages entièrement illustrés tels que les livres d'heures<sup>35</sup>. Ces illustrations étaient suffisamment génériques pour convenir à toutes les heures, quel que fût le diocèse auquel elles étaient destinées – on utilisait parfois la même édition pour des lieux différents, laissant en blanc le nom du diocèse que l'on remplissait manuellement en fonction de la ville où l'on commercialisait l'édition<sup>36</sup>. Cette centralisation de la production devint d'autant plus forte qu'un nouveau phénomène vint appuyer cette évolution : le développement des libraires.

### L'APPARITION DU LIBRAIRE, VERS 1505–VERS 1525

Le libraire est une figure plus ancienne que celle de l'imprimeur. Avant l'invention des presses, il était créateur et vendeur de livres ainsi que fournisseur d'articles de papeterie. Mais ce personnage connut une transformation profonde avec l'arrivée de la nouvelle technologie. Sa double fonction de créateur-vendeur se démultiplia en plusieurs rôles différents, même si ceux-ci s'enchevêtraient parfois. Dans son incarnation la plus simple, le libraire devenait un débiteur de livres, vendant au détail la production des ateliers d'imprimerie. Avec la contraction de la production et l'incapacité des imprimeurs à s'installer durablement dans les petites villes, cette figure devint nécessaire pour la distribution des livres. Interlocuteur privilégié des lecteurs, c'est lui qui était en général le point d'acquisition d'un livre. Cette figure se répandit dans les provinces ; elle devint plus courante que celle de l'imprimeur et on peut dénombrer près de 200 villes ayant abrité un libraire ou imprimeur-libraire avant la fin du XVI<sup>e</sup> siècle. Un réseau de distribution des centres de production vers ces figures dispersées se mit en place en se centrant sur le commerce de ce produit spécialisé<sup>37</sup>.

La deuxième incarnation du libraire est liée à son ancien rôle de créateur. Désormais cette fonction requérait l'intercession de l'imprimeur, mais le libraire se démarqua de plus en plus en jouant le rôle d'éditeur commercial. Il trouvait les fonds, organisait l'édition scientifique du texte, passait le contrat

35. Sur le rôle de la gravure sur métal : Caroline ZÖHL, *Jean Pichore, Buchmaler, Graphiker und Verleger in Paris um 1500*, Turnhout, Brepols, 2004.

36. Voir l'édition des *Heures à l'usage de Chartres* imprimée à Paris pour Antoine Vérard en 1508 dont un exemplaire possède l'inscription « Paris » (Bibliothèque municipale d'Amiens, Rés. 96A) et un autre celle de « Rome » (collection du Fitzwilliam Museum à Cambridge).

37. Sur le développement de ce type de réseaux : Anthony MOLHO, Diogo RAMADA CURTO, « Les réseaux marchands à l'époque moderne », *Annales HSS*, 58-3, 2003, p. 569-579, ici p. 577.

## DOCUMENT 1

Villes ayant un imprimeur ou libraire (1470-1600)

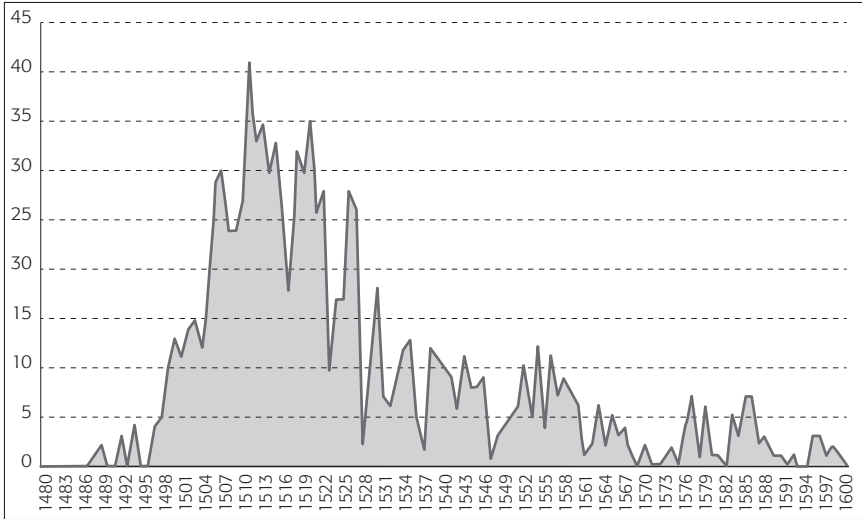


avec l'imprimeur, et assurait la commercialisation du tirage. Il devint également la figure la plus visible sur le livre lui-même puisque son nom fit l'objet de mentions proéminentes, éclipsant souvent le nom de l'imprimeur, simple exécutant. Ce libraire-éditeur commercial avait bien évidemment une place un peu différente de celui que l'on connaît aujourd'hui, il était le *publisher* que l'on retrouve dans les analyses du domaine anglais. Cette figure explique une évolution importante dans le marché du livre lors de cette troisième phase : la publication d'éditions par des associations de plusieurs libraires.

Les associations de libraires pour publier des ouvrages n'étaient pas une pratique nouvelle. L'idée de partager les coûts de production et l'effort de distribution pour maximiser les ventes et le profit se fit rapidement une place dans le domaine de l'imprimé. Mais c'est au cours de ces années que le phénomène prit de l'ampleur en France. À Lyon, il fut formalisé par la création d'une compagnie en 1519, à laquelle en succédèrent d'autres au cours du XVI<sup>e</sup> siècle, preuve de la

## DOCUMENT 2

Nombre d'éditions partagées entre plusieurs villes en France



vitalité de cette approche collaborative<sup>38</sup>. À Paris, ces collaborations duraient moins longtemps et se limitaient souvent à une ou deux éditions. Elles devinrent un trait distinctif de la production de la ville, même si la pratique est aujourd'hui en partie occultée par la création d'émissions différentes des mêmes éditions pour chaque libraire qui commercialisait une partie du tirage<sup>39</sup>. Malgré ces exemples, l'envergure du phénomène collaboratif et ses effets sur le marché du livre au cours de cette phase sont le mieux illustrés par le rôle des libraires provinciaux.

On vit en effet l'émergence, dans les villes du royaume qui ne possédaient pas leur propre industrie du livre, de nombreux libraires-éditeurs. Pour publier des ouvrages, ceux-ci devaient souvent travailler avec des ateliers d'autres villes et mirent donc sur pied un système de publication à distance. Ces entreprises prirent de l'importance dès la toute fin du XV<sup>e</sup> siècle. Elles impliquaient fréquemment la mise en place d'associations entre plusieurs libraires, parfois de villes différentes, formalisées par la rédaction de contrats. Ce mouvement est bien incarné par la carrière du Rennais Jean Macé qui,

38. Voir Ian MACLEAN, « Concurrence ou collaboration? Sébastien Gryphe et ses confrères lyonnais (1528-1556) », in Raphaële MOUREN (éd.), *Quid novi? Sébastien Gryphe, à l'occasion du 450<sup>e</sup> anniversaire de sa mort*, Villeurbanne, Presses de l'Enssib, 2008 ; J.-M. DUREAU-LAPEYSSONNIE, « Recherches sur les grandes compagnies de libraires lyonnais au XVI<sup>e</sup> siècle », in *Nouvelles études lyonnaises*, Genève, Droz, 1969, p. 3-63.

39. A. CHARON, « Associations dans la librairie parisienne du XVI<sup>e</sup> siècle », in F. BARBIER, Sabine JURATIC, D. VARRY (éd.), *L'Europe et le livre. Réseaux et pratiques du négoce de librairie, XVI<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Klincksieck, 1996, p. 17-30.

entre 1502 et 1532, fit imprimer une centaine d'éditions à Caen, Rouen et Paris, en collaboration avec des libraires de six villes différentes<sup>40</sup>. Cette activité de mise en association eut un impact direct sur les tentatives de développement des centres régionaux d'imprimerie : on ne chercha plus à installer des ateliers dans des lieux bien desservis par des libraires-éditeurs locaux dont les liens avec des villes comme Paris et Lyon leur permettaient d'importer des livres généraux pour une diffusion locale<sup>41</sup>. De telles associations interurbaines et la publication à distance connurent cependant une courte heure de gloire : elles entamèrent un déclin brutal à la fin des années 1520, étouffées à leur tour par la puissance toujours plus écrasante des grands centres de production<sup>42</sup>.

### L'HÉGÉMONIE DES GRANDS CENTRES, VERS 1525-VERS 1550

Le modèle économique de publications partagées entre plusieurs villes ne survécut pas à la montée de grands libraires dans les centres majeurs. Malgré l'impact d'une conjoncture économique difficile<sup>43</sup>, la période suivante fut celle de l'envol de Jacques Kerver, Simon de Colines, Galiot du Pré, Robert Estienne et Chrétien Wechel à Paris, des Gryphe et de Tournes à Lyon, où se mit aussi en place l'atelier de Guillaume Rouillé. Ces officines firent chacune publier des centaines d'éditions qui irriguèrent le marché français et représentaient une concurrence farouche pour les éditeurs commerciaux provinciaux<sup>44</sup>. Cette concurrence était d'autant plus terrible que l'activité de vente des libraires provinciaux faisait de ces Parisiens et Lyonnais des partenaires tout autant que des rivaux<sup>45</sup>. Avec les capitaux d'investissement conséquents des grands éditeurs et des réseaux de distribution qui se développaient de plus en plus, il ne semblait guère nécessaire ni souhaitable de commanditer ses propres éditions. Après la production, c'était ainsi la conception commerciale qui échappait en grande partie à l'échelle locale. À la place, ces libraires provinciaux endossèrent un nouveau rôle, celui de libraires-grossistes.

40. M. WALSBY, *The Printed Book...*, *op. cit.*, et les articles de M. Duval, dont notamment Michel DUVAL, « Les libraires normands en Bretagne au XVI<sup>e</sup> siècle », *Nouvelle revue de Bretagne*, 7, 1953, p. 375-385.

41. M. WALSBY, « The Vanishing Press: Printing in Provincial France in the Early Sixteenth Century », in ID., Graeme KEMP (éd.), *The Book Triumphant. Print in Transition in the Sixteenth and Seventeenth Centuries*, Leyde, Brill, 2011, p. 97-112. Le manque de distinction entre imprimeurs et éditeurs est à l'origine d'une vision trompeuse de l'activité des presses, voir par exemple la carte dans R. CHARTIER, H.-J. MARTIN (éd.), *Histoire de l'édition...*, *op. cit.*, p. 257.

42. Voir mon article en préparation : « Les réseaux du livre et leur développement au XVI<sup>e</sup> siècle ».

43. Voir l'annexe de H.-J. MARTIN, J.-M. DUREAU, « Des années de transition... », *art. cit.*, p. 266-267.

44. J. Cumby parle d'un « golden age of merchant publishing » à Lyon en commentant les chiffres de l'envolée de la production précisément dans cette période : J. CUMBY, « Neither Scholar nor Printer: Luxembourg de Gabiano and the Financial Structure of Merchant Publishing in Sixteenth-Century Lyon », in S. GRAHELI (éd.), *Buying and Selling...*, *op. cit.*, p. 181-207, ici p. 183-184.

45. A. CHARON, *Les Métiers...*, *op. cit.*, p. 146-153. Elle caractérise cette période comme « l'apogée du livre » (p. 40).

C'est en effet pendant cette période que semble s'affiner la chaîne de distribution du livre. Les libraires locaux, qui jouaient également le rôle d'éditeurs commerciaux, avaient déjà des réseaux de distribution pour leurs propres livres et étaient donc idéalement placés pour jouer les intermédiaires auprès d'une toile de détaillants locaux d'une complexité grandissante. Le résultat fut la mise en place d'un système sophistiqué qui permettait l'écoulement de grands tirages partout dans le royaume. L'ouverture de boutiques dans plus de 150 localités en dehors des centres principaux de publication prouve le succès extraordinaire du livre et représente une pierre angulaire du dynamisme de son commerce. La place qu'occupaient les grands libraires régionaux leur conférait d'ailleurs une position influente dans le marché du livre<sup>46</sup>.

L'extension du champ commercial au cours des deux précédentes phases de développement du marché eut également un effet sur la forme du livre. Visuellement, l'imprimé évolua. Sous l'impulsion d'une « pléthore » de graveurs de poinçons comme Claude Garamont, la typographie muta<sup>47</sup>. On abandonna le gothique pour les galardes associés à l'humanisme et aux livres sophistiqués<sup>48</sup>. La gravure sur cuivre commença à s'immiscer dans le livre, la technique de taille douce connaissant à Lyon un développement « intense »<sup>49</sup>. Peu à peu, les éléments commerciaux liés à la vente du livre prirent une place plus importante et plus visible. D'une page de titre absente, voire vierge, on évolua vers une page qui commença peu à peu à inclure des informations commerciales. Le développement de cette signalisation passa par plusieurs étapes au cours de la fin du XV<sup>e</sup> et des premières décennies du XVI<sup>e</sup> siècle, pour atteindre une forme stable dans les années 1530<sup>50</sup>. Cette dernière incarnation de la page de titre resta en place pendant plusieurs siècles. On en dédiait désormais un à deux tiers à des informations liées à la publication de l'ouvrage et à sa commercialisation. La place préminente accordée à de tels éléments était la conséquence de l'accroissement du marché du livre : plus il y avait de concurrents, plus les livres se débitaient loin, plus il était vital d'indiquer explicitement les initiateurs de la publication. La page de titre devenait ainsi le lieu privilégié pour placer des données publicitaires.

46. Pour une analyse plus complète : M. WALSBY, *Entre l'atelier... , op. cit.*

47. L'expression est de Hendrik D.L. VERVLIEET, *French Renaissance Printing Types. A Conspectus*, Londres, Bibliographical Society, 2010, p. 28. Voir aussi à ce sujet Guillaume BERTHON, William KEMP, « Le renouveau de la typographie lyonnaise, romaine et italique pendant les années 1540 », in Christine BÉNÉVENT, Isabelle DIU, Chiara LASTRAIOLI (éd.), *Gens du livre et gens de lettres à la Renaissance*, Turnhout, Brepols, 2014, p. 341-355.

48. Voir les remarques d'Érasme citées dans C. BÉNÉVENT, « Portrait de l'humaniste en jeune antibarbare », in Annick DELFOSSE, Thomas GLESENER (éd.), *Lire, écrire et éduquer à la Renaissance. Mélanges en l'honneur de Franz Bierlaire*, Bruxelles, Archives et Bibliothèques de Belgique, 2013, p. 9-40, ici p. 19-21.

49. Estelle LEUTRAT, *Les Débuts de la gravure sur cuivre en France. Lyon 1520-1565*, Genève, Droz, 2007, p. 211.

50. Cette évolution est décrite dans M. WALSBY, « La circulation et l'économie du livre imprimé en France pendant la Renaissance », habilitation Paris-1, 2015, chapitre 4, et fera l'objet d'un article dédié à la question.



Le succès de la dissémination des livres et leur nombre croissant suscitèrent en même temps l'intérêt des pouvoirs publics et religieux. L'ingérence des autorités se renforça logiquement pendant cette phase. Elle se traduisit au niveau de la profession par l'intervention des institutions municipales et royales dans les disputes sur les conditions de travail dans les ateliers d'imprimerie des principales villes du royaume lors du grand « tric » entre 1539 et 1544<sup>51</sup>. Elle passa également par la mise en place du système des « privilèges », monopoles d'exploitation d'un texte concédés en général au libraire-éditeur commercial soit par le roi, soit par un parlement. Ce système apparut progressivement au début du siècle, atteignant une certaine maturité dans cette période<sup>52</sup>. D'abord outil commercial, ces privilèges renforçaient l'hégémonie des grands centres. La proximité des administrations royales et judiciaires favorisait les libraires de ces villes et leur permettait de limiter la concurrence et de maximiser leurs profits au sein du royaume. Simultanément, en faisant désormais intervenir les cercles du pouvoir dans la chaîne du livre, on soumettait le marché à la régulation.

Cette ingérence touchait inévitablement le domaine religieux. Cette période est également celle de la lente montée du protestantisme français et du combat de l'État et de l'Église contre les hétérodoxies et hérésies<sup>53</sup>. Dans une série d'actes culminant avec l'édit de Châteaubriant en 1551, le pouvoir royal, flanqué de la Sorbonne, chercha à contrôler les textes qui circulaient et les livres que l'on publiait et vendait<sup>54</sup>. La législation imposait la vérification des textes religieux et les sanctions les plus drastiques s'abattaient sur ceux qui, comme Étienne Dolet, ne semblaient pas respecter l'orthodoxie requise<sup>55</sup>. On pourrait voir dans ces prémices des troubles qui secouèrent le pays pendant le restant du siècle les prétextes d'une forte restriction imposée au commerce du livre, pris en tenaille par cet intérêt des autorités politiques et religieuses. En réalité, ces mêmes troubles et l'interventionnisme qu'ils engendrèrent représentèrent également une opportunité dont l'industrie du livre se saisit.

51. L'analyse classique est donnée dans Henri HAUSER, *Ouvriers du temps passé (XV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècles)*, Paris, Alcan, 1927 [1899]; elle est reprise et revue par Natalie Z. DAVIS, « A Trade Union in Sixteenth-Century France », *The Economic History Review*, 19, 1966, p. 48-69. Voir aussi M. WALSBY, *Entre l'atelier... op. cit.*, chapitre 7.

52. Pour ses débuts : Elizabeth ARMSTRONG, *Before Copyright. The French Book-Privilege System 1498-1526*, Cambridge, Cambridge University Press, 1990.

53. Francis HIGMAN, « Le domaine français, 1520-1562 », in Jean-François GILMONT (éd.), *La Réforme et le livre. L'Europe de l'imprimé (1517-v. 1570)*, Paris, Cerf, 1990, p. 105-154. Voir également les étapes identifiées par Albert LABARRE, « La répression du livre hérétique dans la France du XVI<sup>e</sup> siècle », *Revue française d'histoire du livre*, 118-121, 2003, p. 335-360.

54. F. HIGMAN, *Censorship and the Sorbonne : a Bibliographical Study of Books in French Censored by the Faculty of Theology of the University of Paris, 1520-1551*, Genève, Droz, 1979; plus récemment : Luigi-Alberto SANCHI, « Les imprimeurs humanistes et la censure », *Bulletin de la Société d'histoire de Paris et de l'Île-de-France*, 66, 2014, p. 233-249.

55. Sur ce dernier, voir la mise au point faite dans Michèle CLÉMENT (éd.), *Étienne Dolet, 1509-2009*, Genève, Droz, 2012.

### DES NOUVEAUX ACTEURS, VERS 1550–VERS 1568

La montée du protestantisme en France plaça les questions religieuses et politiques au cœur de l'industrie du livre. Le paradigme du lien étroit entre la Réforme et l'imprimé a été amplement développé dans les pays où la nouvelle foi eut le plus d'effet<sup>56</sup>. Le livre devint un des piliers du protestantisme et profita largement de la controverse religieuse dans une relation qui s'avéra être mutuellement bénéfique. En France, où le luthéranisme n'eut comparativement que peu d'effet, il fallut attendre l'envolée calviniste des années 1550 pour voir, dans le domaine imprimé, l'impact de ce que Francis Higman a appelé le «levain de l'Évangile»<sup>57</sup>. Mais loin de causer un «krach» économique, cette remise en cause religieuse encouragea la production et accrut l'intérêt pour l'imprimé<sup>58</sup>. Les presses de Genève commencèrent à étendre leur influence et trouvèrent des relais dans différentes villes du royaume, dont Lyon. L'apparition d'églises protestantes, le besoin de textes nouveaux, le désir de lecteurs d'avoir accès à la Bible en français, le goût de la controverse, firent émerger une demande qui devint une force économique avec laquelle il fallait désormais compter. Cet intérêt suscita également une réponse virulente de la part des officines catholiques, notamment à Paris, dans lesquelles on imprima de nombreux travaux défendant la foi traditionnelle, qui connurent un beau succès<sup>59</sup>. Les controverses et les échanges que ces différends provoquèrent laissèrent une marque durable sur le paysage imprimé français.

Ce fut le cas tout d'abord au niveau du livre lui-même. Au-delà de propos et de sujets nouveaux, la question religieuse changea la forme du livre en promouvant un type d'imprimé qui connut un succès phénoménal : le libelle<sup>60</sup>. Si ce type de livre existait déjà, il était fort peu courant en France avant que la polémique autour du protestantisme se déchaîne. Le contenu accessible des pamphlets, l'emploi qu'on y fit de la langue vernaculaire et leur brièveté les rendaient particuliers et, après quelques tâtonnements, ils trouvèrent une forme immédiatement identifiable. Imprimés en format in-octavo, à la différence de leurs homologues germaniques ou néerlandais in-quarto, ils étaient en général composés d'une et trois feuilles de papier. Les presses françaises en produisirent des centaines d'éditions dans cette période, inondant le marché. Au plus fort de la controverse en 1560 et 1561, on assista au premier moment pamphlétaire français avec un

56. Voir A. PETTEGREE, Matthew HALL, «The Reformation and the Book: a Reconsideration», *Historical Journal*, 47, 2004, p. 785-808.

57. A. PETTEGREE, «La Réforme en France, 1520-1570. Les leçons à tirer de la culture de l'imprimé», in Philip BENEDICT, Silvana SEIDEL MENCHI, Alain TALLON (éd.), *La Réforme en France et en Italie. Contacts, comparaisons et contrastes*, Rome, École française de Rome, 2007, p. 37-52. F. HIGMAN, «Le levain de l'Évangile», in R. CHARTIER, H.-J. MARTIN (éd.), *Histoire de l'édition...*, *op. cit.*, p. 373-403.

58. L'expression dans ce contexte est reprise à Paul Virillo par F. BARBIER, *L'Europe de Gutenberg...*, *op. cit.*, p. 280.

59. Voir F. HIGMAN, *Piety and People: Religious Printing in French 1511-1551*, Aldershot, Ashgate, 1996.

60. Le phénomène est présenté par Tatiana DEBBAGI BARANOVA, *À coups de libelles: une culture politique au temps des guerres de Religion (1562-1598)*, Genève, Droz, 2012.

véritable déferlement de brochures<sup>61</sup>. Peu chers, parfois « semés », comme le disent les sources, par leurs auteurs ou commanditaires, ces livres devinrent la forme la plus aisément accessible de l'imprimé pour le grand public<sup>62</sup>. La diversité du public touché était d'autant plus grande que le conflit relança la gravure sur bois, qui devint « arme et moyen de propagande »<sup>63</sup>.

Le protestantisme et les polémiques qui l'entouraient eurent un impact sur la géographie de la production et sur la diffusion du livre. En raison du contrôle rapproché qui pesait sur les ateliers parisiens, les livres dissidents furent imprimés ailleurs. Orléans devint ainsi un centre important pour les pamphlets du parti du duc de Condé, La Rochelle se profila en citadelle de propagande calviniste, et Caen refit surface avec des imprimés protestants destinés au lectorat normand<sup>64</sup>. Pour les catholiques, le cardinal de Lorraine encouragea le développement d'une industrie rémoise pour diffuser la pensée pré- et post-tridentine<sup>65</sup>. Au-delà de ce second temps d'expansion géographique, la diffusion fut également affectée par la Réforme. L'adhésion de nombreux acteurs de l'industrie lyonnaise donna un fort caractère protestant à sa production, surtout lorsque la ville bascula pendant quelques mois dans le giron calviniste au début des guerres de religion<sup>66</sup>. Il en résulta que les autorités, dans de nombreuses villes catholiques, se méfièrent désormais des livres lyonnais, considérés comme suspects<sup>67</sup>. La vérification des balles et tonneaux devint plus assidue et la régulation du mouvement des livres plus marquée.

Cette cinquième phase voit ainsi un rôle croissant des pouvoirs, mais pas seulement dans le domaine de la censure. Les autorités développèrent leur propre utilisation de l'imprimerie, investissant dans la production de nombreux textes. Les institutions royales à elles seules contribuèrent à une augmentation exponentielle : le nombre d'éditions d'édits et d'ordonnances imprimés quadrupla entre le début des années 1540 et le début des années 1560<sup>68</sup>. La réaction de l'Église catholique à la menace protestante témoigna

61. Le concept de « Pamphlet moment » vient d'A. PETTEGREE, *Reformation and the Culture of Persuasion*, Cambridge, Cambridge University Press, 2005, p. 165.

62. Cette expression est notamment utilisée dans l'édit de Charles IX du 11 septembre 1563 qui interdit de faire « semer libelles diffamatoires » – texte pris de la copie des registres du parlement de Toulouse, 20 décembre 1563, archives départementales de la Haute-Garonne, 1 B 1906, f° 110.

63. Marianne GRIVEL, *Le Commerce de l'estampe à Paris au XVII<sup>e</sup> siècle*, Genève, Droz, 1986, p. 42.

64. J.-F. GILMONT, *Le Livre réformé au XVI<sup>e</sup> siècle*, Paris, Bibliothèque nationale de France, 2005, p. 88-93 et les remarques de F. HIGMAN, « Le domaine français... », art. cit., p. 117.

65. Bruno RESTIF, « Reims, un pôle de la Réforme catholique, prétridentine et tridentine, au temps du cardinal de Lorraine », in Jean BALSAMO, Thomas NICKLAS, B. RESTIF (éd.), *Un Prélat français de la Renaissance. Le cardinal de Lorraine, entre Reims et l'Europe*, Genève, Droz, 2015, p. 43-58.

66. Voir la thèse de Natalie ZEMON DAVIS, « Protestantism and the Printing Workers of Lyon: a Study in the Problem of Religion and Social Class During the Reformation », thèse, université du Michigan, 1959.

67. Voir le cas de l'arrestation du libraire Jean Verdier, 1<sup>er</sup> février 1564, AM Dijon B 260 f° 145 v°, imprimé dans Edmond BELLE, *La Réforme à Dijon, des origines à la fin de la lieutenance générale de Gaspard de Saulx-Tavannes (1530-1570)*, Paris, Champion, 1911, p. 188-189.

68. Lauren J. KIM, « French Royal Acts Printed before 1601: a Bibliographical Study », thèse, Saint Andrews, 2008, vol. 1, p. 145.

d'une réflexion similaire : on répondit avec verve aux attaques, formulant une défense cohérente et pareillement destinée à un large lectorat<sup>69</sup>. Citant le dicton des médecins que « le contraire est curé par son contraire », le polémiste catholique Gentian Hervet suggérait ainsi que « le souverain remède » était « de bailler la contrepoison » : en d'autres termes, de publier des textes qui défendaient leur foi<sup>70</sup>. En parallèle, les institutions religieuses intensifièrent leur patronage de l'industrie dans les provinces. Cependant cette envolée de la production et de la dissémination des livres fut frappée de plein fouet par les conséquences de la persistance des guerres civiles.

### CRISE ET RECONSTRUCTION, VERS 1568–VERS 1588

Entre 1568 et 1572, la publication de livres fut marquée par une crise profonde. La quantité d'éditions chuta, à telle enseigne que les officines du royaume firent imprimer moins d'éditions en 1570 qu'elles ne l'avaient fait cinquante ans plus tôt. Ceci est d'autant plus marquant que l'on observe un recul prononcé pour des types de livres traditionnellement au cœur de l'industrie française. À Paris, on note l'effondrement de la production des livres religieux, des ouvrages d'auteurs classiques ainsi que de la production littéraire par rapport à la période qui précéda le début des guerres de religion. Furent en particulier touchés les livres en latin ainsi que les ouvrages de grand format, c'est-à-dire ceux qui demandaient le plus de travail et de papier. 1570 est également l'année où un différend éclata entre les maîtres des ateliers et les compagnons qui assuraient le travail. La grève déclenchée à Paris et à Lyon ne fut résolue que par le biais de l'intervention royale réaffirmant le pouvoir des maîtres.

Mais on aurait tort de voir dans cette grève une cause d'ampleur suffisante pour expliquer les difficultés profondes de production, qui s'échelonnèrent sur une période bien plus longue. Une explication plus probante est suggérée par la conjoncture plus large. En 1568, le pays bascula dans la deuxième guerre de religion puis, après une courte paix, dans une troisième. Ensemble, elles laissèrent une partie du pays exsangue. Un contemporain notait les champs « laissez en friche, les maisons demeubles, les villages et bourgs deshabitez, forteresses demolies, villes pillées, bruslees, ruinees »<sup>71</sup>. Dans ce cadre, l'incertitude économique était grande, la conjoncture affectant notamment la capacité à distribuer et à vendre les livres produits, ce qui rendait plus risqué

69. Luc RACAUT, *Hatred in Print. Catholic Propaganda and Protestant Identity during the French Wars of Religion*, Aldershot, Ashgate, 2002.

70. Gentian HERVET, *Catechisme, et ample instruction de tout ce qui appartient au devoir d'un chretien*, Paris, Nicolas Chesneau, 1568, cité par L. RACAUT, « “Une juste moitié de vos livres” : le rôle de la propagande religieuse dans la production pamphlétaire », in Gabriele HAUG-MORITZ, Lothar SCHILLING (éd.), *Médialité et interprétation contemporaine des premières guerres de Religion*, Berlin, De Gruyter Oldenbourg, 2014, p. 37-50, ici p. 47.

71. Louis LE ROY, *Exhortation aux François pour vivre en concorde, et jouir du bien de la paix*, Paris, Frédéric Morel, 1570, USTC 18031, f° 4 v°.

l'investissement dans leur production. La réticence des libraires à investir est la preuve d'une crise de confiance dans l'industrie du livre. On produisait des ouvrages courts – brochures, pamphlets, placards, édits et ordonnances – qui ne requéraient que des moyens limités et donc ne représentaient qu'un petit risque<sup>72</sup>. Leur grand nombre masque en partie une situation critique puisque le chiffre d'affaire par titre publié était faible.

À l'échelle transnationale, les velléités des libraires à l'extérieur de la France aggravèrent cette mauvaise passe. Des pays environnants, on exportait vers le royaume des éditions rivales et notamment depuis des villes qui lorgnaient sur le marché français telles qu'Anvers et Genève. D'Anvers, Christophe Plantin envoyait des tonneaux entiers vers la France, qui était devenu son marché de prédilection, à tel point que lorsqu'il apprit la nouvelle de la Saint-Barthélemy en 1572, il mit 33 de ses 46 employés à la porte, craignant l'impact de l'événement sur ses ventes<sup>73</sup>. Genève, quant à elle, était bien plus qu'un centre de production de livres protestants. C'est précisément en 1568 que l'investissement en livres religieux y chuta lourdement pour passer environ de 90 % à 30 % de l'investissement total, laissant la part belle aux livres latins et grecs qui progressèrent de manière significative<sup>74</sup>. À l'inverse, à l'échelle locale, les presses provinciales profitèrent tout autant de la crise de Paris et de Lyon avec une production qui progressa d'un tiers.

La reconstruction après la crise fut lente et l'industrie peina à retrouver un niveau d'activité semblable à celui de la phase précédente. Les domaines de production traditionnels qui avaient été les plus touchés par la crise de confiance ne connurent pas de retour à l'état précédent. Le nombre d'éditions d'auteurs classiques à Paris régressa d'un tiers, les livres religieux d'un cinquième. L'impact fut encore plus sévère à Lyon dont les presses post-crise ne remontèrent péniblement qu'aux deux-tiers de la production de la phase antérieure. Partout, ce furent les livres latins qui payèrent le prix fort de la restructuration : la publication de ces titres fut presque divisée par deux. La production de plus en plus latine de Genève et d'Anvers, où ce type d'imprimé progressa d'un tiers, avait pris ces parts de marché, s'appuyant sur d'excellents réseaux transnationaux de distribution<sup>75</sup>. La stratégie de Plantin à cet égard montre sa volonté de pénétrer le marché français : il ouvrit sa propre boutique à Paris, fit placarder des affiches publicitaires dans la ville, puis, insatisfait des résultats, contracta avec l'un des plus grands noms de la librairie parisienne, Vincent Sonnius, un accord pour la distribution de ses

72. La situation est analysée plus en détails dans M. WALSBY, « 1570: l'annus horribilis de l'édition parisienne », in Hugues DAUSSY, Isabelle HIS, Jean VIGNES (éd.), *1570. Le Mariage des arts au cœur des guerres de Religion*, Paris, Honoré Champion, 2019, p. 21-36.

73. Sur cette concurrence : M. WALSBY, « Plantin and the French Book Market », in Sara BARKER, Matt MCLEAN (éd.), *International Exchange in the Early Modern Book World*, Leyde, Brill, 2016, p. 80-101.

74. Voir les chiffres donnés par J.-F. GILMONT, *Le Livre réformé...*, op. cit., p. 126-127.

75. Voir les chiffres proposés par le *Universal Short Title Catalogue*, mais également ceux de GLN15-16 ([www.ville-ge.ch/musinfo/bd/bge/gln/](http://www.ville-ge.ch/musinfo/bd/bge/gln/)) et de la STCV (<http://stcv.be/fr/>).

éditions<sup>76</sup>. La reconstruction pénible de la production française n'eut pas le temps de s'achever avant que la transformation de la conjoncture politique et économique du royaume avec l'éclatement des guerres de la Ligue menât à une période encore plus difficile.

### **LE CHAOS ET LA REDÉFINITION DU PAYSAGE ÉDITORIAL FRANÇAIS, VERS 1588—DÉBUT XVII<sup>e</sup> SIÈCLE**

La montée de la contestation des catholiques les plus fervents mena à la crise la plus profonde que connut l'industrie française. Superficiellement, en 1588 et 1589 on observe une envolée du nombre d'éditions publiées<sup>77</sup>. Mais cette statistique est trompeuse. Une vaste partie de ces impressions n'étaient que des pamphlets et des brochures composés de peu de papier et qui ne requéraient qu'un travail limité. La production globale connut en réalité une nouvelle chute liée à l'incertitude générale qui dissuadait les libraires de faire des investissements importants. En 1589, la quantité de papier utilisée par édition ne représentait même pas le tiers de celle des années précédentes<sup>78</sup>. De plus, ce marché pamphlétaire était profondément volatil : il émanait simultanément d'une soif d'information et d'une volonté d'influencer liée à des circonstances très particulières qui ne pouvaient perdurer. Ce déferlement fébrile masquait une production en berne, une réelle fragilité plus large de l'économie du livre. Même la gravure, que l'on associe pourtant avec la production des guerres de la Ligue, connut un ralentissement considérable<sup>79</sup>.

Au cours des années qui suivirent, entre 1589 et 1595, le marché du livre s'effondra tant au niveau de la production que de la distribution d'exemplaires. La guerre civile eut un impact profond sur l'économie du royaume<sup>80</sup>. De plus, les plus grands centres d'imprimerie choisirent le camp de la Ligue catholique et la dissémination des livres qui y étaient imprimés devint difficile. Le réseau classique de distribution ne fonctionnait plus. À Lyon, on donnait des privilèges qui recoupaient ceux de Paris pour combler l'absence de livres importés puisqu'on notait « qu'il est impossible, en ce temps, d'en faire venir de Paris, ou autres lieux »<sup>81</sup>. Ailleurs aussi, le manque de livres se faisait cruellement ressentir. Lorsque l'ambitieux facteur de la presse plantinienne Théodore Reinsart amena des livres à Caen, il se rendit compte à quel point le système

76. Voir l'analyse de ses stratégies de vente dans M. WALSBY, « Plantin... », art. cit., p. 86-97.

77. Pour Paris : Denis PALLIER, *Recherches sur l'imprimerie à Paris pendant la Ligue (1585-1588)*, Genève, Droz, 1975.

78. Calcul de Sandy Wilkinson à partir des données de l'USTC.

79. M. GRIVEL, *Le Commerce de l'estampe...*, *op. cit.*, p. 43.

80. Voir Mark GREENGRASS, « The Later Wars of Religion in the French Midi », in Peter CLARK (éd.), *The European Crisis of the 1590s. Essays in Comparative History*, Londres, Allen & Unwin, 1985, p. 106-134 ; P. BENEDICT, « Civil War and Natural Disaster in Northern France », *ibidem*, p. 84-105.

81. Barnabé BRISSON, *Code du roy Henry III*, Lyon, Pierre Chastaing pour David et Jean de Gabiano, 1593, USTC 16022, ††4v°.

d'approvisionnement des libraires avait complètement cessé de fonctionner, notant : « je ne pouvoys chasser les personnes de la chambre ou estoient les livres et quelquefoys y estoient bien 50 personnes ensemblement »<sup>82</sup>.

Cette faiblesse de l'industrie parisienne et lyonnaise représentait cependant une réelle opportunité pour d'autres centres, tant à l'échelle internationale que régionale. Dans les provinces, Tours profita de la délocalisation de la cour et d'un certain nombre d'imprimeurs et de libraires parisiens pour devenir un foyer intellectuel et un centre de production important<sup>83</sup>. Les libraires et imprimeurs qui s'y étaient réfugiés mirent même au point un programme de publication commun pour continuer à fournir le marché en livres<sup>84</sup>. À Châlons-en-Champagne, la présence du parlement en exil et d'un nouvel imprimeur, Claude Guyot, permirent le développement d'un atelier local. L'effet à long terme de ces secousses fut important ; les guerres permirent à certaines villes de prendre de nouveaux rôles dans un paysage éditorial français qui fut durablement redéfini.

Le déclin de Lyon comme centre d'imprimerie s'en trouva confirmé. Dès 1594 on évoquait avec nostalgie « le bon nombre des Supposts de l'Imprimerie [qui] montoient autrefois jusques à cinq ou six cens, sans lesquels ne se faisoient jamais choses signalees en public en ceste ville de Lyon » ; ce temps semblait bien révolu<sup>85</sup>. Au début du siècle suivant, la ville perdit peu à peu de son importance tant sur la scène nationale qu'internationale, que ce soit dans le monde de l'imprimerie ou plus généralement dans celui du grand commerce<sup>86</sup>. Au contraire, Rouen émergea comme un centre en expansion et profita particulièrement de la nouvelle donne. Elle continua à se développer pour remplacer Lyon en tant que deuxième centre typographique de France au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle<sup>87</sup>.

Ces changements ne furent pas simplement quantitatifs : ce fut également dans ces années que les villes se spécialisèrent dans des types d'imprimés distinctifs. À Rouen, sous l'impulsion d'imprimeurs-libraires comme

82. Théodore Reinsart à Jan Moretus, 27 mars 1592, Musée Plantin-Moretus, Anvers, Archives 92, p. 305. Sur cette question : D. PALLIER, « La firme plantinienne et le marché français pendant la Ligue : les voyages du libraire Théodore Rinsart en France (1591-1596) », *De Gulden Passer*, 61-63, 1983-1985, p. 117-135.

83. Laurence AUGEREAU, « La vie intellectuelle à Tours pendant la Ligue (1589-1594) », thèse, Tours, 2003.

84. Accord entre les imprimeurs et libraires exilés, 16 octobre 1591, AD d'Indre-et-Loire, 3 E 5 252, publié dans Eugène GIRAUDET, *Une Association d'imprimeurs et de libraires de Paris réfugiés à Tours au XVI<sup>e</sup> siècle : Jamet Mettayer, Marc Orry, Claude de Montre'oeil, Jehan Richer, Matthieu Guillemot, Sébastien du Molin, Georges de Robet, Abel Langellier*, Tours, Rouillé-Ladevèze, 1877.

85. *Les plaisans devis, recitez par les supposts du seigneur de la Coquille*, Lyon, [Pierre Chastaing], 1594, USTC 12 516, p. 4-5.

86. Voir la longue analyse de Richard GASCON, *Grand commerce et vie urbaine au XVI<sup>e</sup> siècle. Lyon et ses marchands (environs de 1520-environs de 1580)*, Paris et La Haye, Mouton, 1971, vol. 2, p. 459-670.

87. Jean-Dominique MELLOTT, *L'Édition rouennaise et ses marchés (vers 1600-vers 1730). Dynamisme provincial et centralisme parisien*, Paris, École des Chartes, 1998, p. 32-35.

Raphaël du Petit-Val, on misa sur les éditions de belles lettres peu onéreuses<sup>88</sup>. À Troyes, c'est à cette période que les précurseurs de ce qui devint la bibliothèque bleue, les Garnier et les Oudot, firent leurs premières armes. Souvent ces spécialisations avaient des racines plus lointaines, mais qui s'affirmèrent à la sortie des guerres. Dans de nombreuses villes, on vit également apparaître le titre d'imprimeur ordinaire du roi. La reproduction d'édits et d'ordonnances s'intensifia et on vit se mettre en place un système où ces imprimeurs devinrent des relais de la parole et de l'autorité royales, alors que d'autres développèrent une allégeance à l'évêque local ou à un autre potentat. Ces équilibres se maintinrent en grande partie au cours des siècles qui suivirent<sup>89</sup>.

L'objet livre fut également affecté par le chaos de cette période. Un nouveau format auparavant peu usité en France, le duodécimo, connut une soudaine popularité. Surtout adopté en Italie eu égard aux économies qu'il permettait de réaliser, il fallut attendre la fin du XVI<sup>e</sup> siècle pour qu'il soit utilisé de manière systématique dans le royaume<sup>90</sup>. La situation économique mena aussi à une dégradation de la qualité du papier utilisé. L'épaisseur atteint son niveau historique le plus bas, les quantités de gélatine et de calcium utilisées dans le papier continuèrent leur chute graduelle<sup>91</sup>. Les rames de papier choisies par les libraires pour leurs éditions souffrirent clairement de la recherche de matériaux au plus bas prix. Dans l'illustration, le bois entama un rapide déclin et le cuivre devint la technique de prédilection pour les estampes les plus importantes; même les gravures populaires furent désormais surtout exécutées en taille douce<sup>92</sup>. À ces changements il convient d'ajouter l'influence croissante de Genève, dont les ateliers typographiques se mirent à travailler pour leurs voisins français. Les livres portant l'indication «Lyon» sur la page de titre furent ainsi souvent imprimés dans la ville suisse où les frais de production étaient moins élevés, prêtant ainsi aux livres français des caractéristiques genevoises<sup>93</sup>. Cette dissimulation était d'autant plus facile à réaliser que s'effectuait une standardisation croissante des typographies utilisées dans le domaine francophone<sup>94</sup>.

88. Voir l'analyse de Roméo ARBOUR, «Raphaël du Petit Val, de Rouen et l'édition des textes littéraires en France (1587-1613)», *Revue française d'histoire du livre*, 9, 1975, p. 87-141 qui souligne que du Petit Val était «l'éditeur qui, au temps d'Henri IV, a imprimé à la vie littéraire l'élan le plus soutenu» (p. 140).

89. Voir le système décrit par Jane D. MCLEOD, *Licensing Loyalty. Printers, Patrons, and the State in Early Modern France*, University Park, Pennsylvania State University Press, 2011.

90. Sur les avantages de ce format: Brian RICHARDSON, *Printing, Writers and Readers in Renaissance Italy*, Cambridge, Cambridge University Press, 1999, p. 117 et 128-129.

91. Voir l'analyse de Timothy BARRETT *et alii*, «Paper Through Time: Nondestructive Analysis of 14<sup>th</sup> Through 19<sup>th</sup> Century Papers», Université d'Iowa, dernière modification 4 mai 2016 (<http://paper.lib.uiowa.edu/index.php>).

92. M. GRIVEL, *Le Commerce de l'estampe...*, *op. cit.*, p. 49. Seuls les bandeaux, les culs de lampes et les lettrines étaient encore gravés sur bois.

93. La question est résumée dans le chapitre «Un couple inséparable: les querelles entre Lyon et Genève» d'Ingeborg JOSTOCK, *La Censure négociée. Le contrôle du livre à Genève 1560-1625*, Genève, Droz, 2007, p. 301-317.

94. H. VERVLIET, *French Renaissance...*, *op. cit.*, p. 25.



Enfin, ce sont également les troubles de cette période qui furent à l'origine de tentatives d'organiser et de structurer les professions du livre. Il fallut certes attendre le règne de Louis XIII, après que la période de sa minorité eut confirmé les dangers de la polémique imprimée, pour voir une série de statuts réguler l'activité des imprimeurs et des libraires à Paris en 1618 puis au cours des années qui suivirent dans d'autres villes françaises<sup>95</sup>. Mais si les statuts parisiens ne faisaient référence qu'au « grand désordre et confusion », ceux de Nantes imputèrent clairement leur rédaction aux « abus et malversations qui ont esté cy derrain commis au moyen du desordre des guerres civiles », et ceux de Toulouse aux « confusions des guerres civiles »<sup>96</sup>. Ces statuts forgèrent un nouveau cadre légal dans lequel désormais l'activité économique allait se dérouler. Pour citer Henri-Jean Martin, « ces statuts marquent, en fait, le départ d'une nouvelle étape dans l'histoire de l'édition parisienne », une remarque que l'on pourrait étendre à l'ensemble du royaume<sup>97</sup>.

\*\*\*

Cette réinterprétation de l'évolution du marché du livre français au cours des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles montre que conjointement à de véritables moments d'expansion, le premier siècle et demi du livre imprimé connut également des périodes de restructuration, voire de crise. La linéarité de l'évolution longtemps mise en avant n'est pas si nette qu'on le croyait jusqu'ici, brisée qu'elle fut par certaines caractéristiques du marché de l'imprimé dont l'importance a été estompée. C'est le cas, dans le domaine de la production, des réseaux d'associations de libraires-éditeurs de villes différentes qui fleurirent au début du XVI<sup>e</sup> siècle. Dans celui de la distribution, on voit également la disparition de la vente directe par la voie de facteurs dépêchés vers les clients les plus importants. Il en allait de même dans la géographie du livre avec la chute de Lyon dont la production, loin de s'accroître de manière uniforme, entama un véritable déclin dans la seconde moitié du siècle.

Quatre éléments récurrents jouent un rôle fondamental dans la compréhension du succès de cette marchandise au cours des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles. En premier lieu, l'économie de sa production doit être prise en compte. Le prix de production, la main-d'œuvre et les matières premières étaient autant de critères dont l'impact était indéniable. En deuxième lieu, il est nécessaire de considérer l'évolution du livre en tant qu'objet : son format, sa forme, sa présentation, soit le type de marchandise créée. En troisième lieu, se pose

95. *Lettres patentes du Roy pour le reglement des libraires, imprimeurs et relieurs de ceste ville de Paris*, Paris, Pierre Mettayer, 1618.

96. Pour Paris, *ibidem*; pour Nantes, exemplaire manuscrit de la Charte pour les libraires et imprimeurs, 1623, archives départementales de Loire-Atlantique, 5 E 51 ; et pour Toulouse, *Lettres patentes du Roy sur l'erection des marchands libraires et imprimeurs jurez en l'Université de Toulouse*, Toulouse, Jean Boude, 1623, A2v<sup>o</sup>.

97. H.-J. MARTIN, *Livre, pouvoirs et société à Paris au XVII<sup>e</sup> siècle (1598-1701)*, Genève, Droz, 1999 [1969], vol. 1, p. 53.

la question de la distribution, la commercialisation et la consommation du livre. La capacité à vendre les livres, le nombre d'exemplaires qu'on pouvait écouler, la facilité avec laquelle leur dissémination s'opérait, tous ces facteurs influèrent sur la production. Enfin, en dernier lieu, nous retenons le rôle de la conjoncture : la pression exercée par les événements, la situation économique globale, l'ingérence politique et religieuse qui fluctua au gré des années et les volontés particulières des individus et des institutions.

Ensemble, ces facteurs dominèrent la dynamique commerciale de l'imprimé. Les premières étapes du marché du livre sont fortement marquées par les caractéristiques du nouveau produit lui-même : enthousiasme et expansion, consolidation sur des bases économiques solides, mise en place d'un produit affiné, création et articulation de la distribution. La seconde moitié de la période paraît plus influencée par les facteurs externes : les velléités de contrôle du contenu du livre et de sa circulation, la nature de la demande et les circonstances plus larges. La place prise par l'économie lors de ces phases ultérieures de développement du marché souligne que l'imprimé était tout aussi affecté par les changements conjoncturels que les autres marchandises. Peut-être avait-il dès lors atteint une certaine maturité, mais les événements et les ingérences continuèrent à le faire évoluer tant dans sa forme que dans sa commercialisation. Face à chaque circonstance, l'économie du livre s'adapta, opérant des transformations qui s'avérèrent durables et poussant vers un nouvel équilibre entre la production, la distribution, la demande et les pouvoirs. Cet équilibre ne signifiait aucunement un immobilisme, mais certains des grands traits du paysage imprimé français étaient posés.

Malcolm WALSBY  
*Enssib / Université de Lyon*  
*Centre Gabriel Naudé*  
*17 boulevard du 11 Novembre 1918*  
*69623 Villeurbanne Cedex*  
*malcolm.walsby@enssib.fr*

## Résumé / Abstract

---

Malcolm WALSBY

### Les étapes du développement du marché du livre imprimé en France du xv<sup>e</sup> au début du xvii<sup>e</sup> siècle

Si l'industrie du livre imprimé ne se développa pas immédiatement en France, le pays devint néanmoins rapidement un des principaux producteurs de livres en Europe. Entre 1470 et le début du xvii<sup>e</sup> siècle, il est possible d'identifier une série d'étapes dans le développement du marché du livre français. En contraste avec l'historiographie traditionnelle, cet article réfute l'idée d'une progression relativement linéaire de l'imprimé. Il identifie et examine les caractéristiques de chaque moment du développement et tente de jauger l'influence des conjonctures. La mise en place d'un réseau de distribution sophistiqué et la place du libraire sont analysées pour comprendre leur impact sur l'accès au livre et ses retombées. Le déroulement des guerres de religion et ses conséquences tant pour l'économie générale que pour le livre sont aussi considérés tant au niveau national que par leur impact sur le négoce international. Ce travail se base sur des analyses qualitatives et quantitatives à partir de sources archivistiques et bibliographiques pour l'ensemble du royaume de France. En identifiant les étapes du développement du marché du livre en France, cet article montre l'importance stratégique de quatre facteurs principaux : l'économie de production, la distribution, les changements dans la forme du livre et l'impact de la conjoncture économique, politique et religieuse.

**MOTS-CLÉS :** France, Renaissance, histoire du livre, histoire économique, imprimerie, librairie ■

Malcolm WALSBY

### The Stages of Development of the French Book Market from the Fifteenth to the Early Seventeenth Century

*France was slow to adopt print, but once the presses settled in the kingdom, the country became one of the most vibrant centres of print culture in Europe. Between 1470 and the start of the 17<sup>th</sup> century, the French book market went through a series of identifiable stages, evolving to meet the needs of a local and international readership. In contrast to traditional scholarship, this article refutes the idea of a broadly seamless progression of the printed book. Instead, it characterises and seeks to explain each moment in the development of the French book world as it responded to the changing commercial world that surrounded it. It looks at how an increasingly sophisticated network of booksellers and the rise of the wholesale book merchant affected printing and access to printed books. It shows the transformative effect of wider phenomena such as the stages of the French wars of religion on the economy as a whole and what this meant for the book industry as well as taking into account the impact of the developing international trade. The analysis is based on a thorough examination of bibliographic and archival sources of printing, publishing and bookselling in Paris and provincial France. By providing a clearly identified series of stages in the development of the French book market, the article shows the strategic importance of four factors: the economy of production, distribution, changes in the form of the book and the impact of wider economic, political and religious circumstances.*

**KEYWORDS:** France, Renaissance, book history, economic history, printing, bookselling ■